

Et voilà comment le grand homme, le jeune poète, le grand philosophe, le grand historien, candide, naïf et infiniment profond, sur ce monde dont il sentait l'écoulement pour demain, rêvait de faire un almanach !

On l'a fait depuis lors, on l'a essayé sans cesse, depuis vingt ans, cet almanach de la démocratie républicaine, où l'essaiera encore et on le refera tous les ans, pendant les siècles des siècles. Il ne sera jamais définitif ni jamais entièrement satisfaisant.

Qu'est-ce que l'Almanach du peuple, l'Almanach de l'humanité ? Après tout, il n'y en a qu'un, c'est l'histoire elle-même. C'est là que sont les éphémérides, les saints, les héros, les révoltes et l'annonce du temps ! Michelet fut un des plus nobles architectes de cet almanach perpétuel.

HECTOR DEPASSE.

FEUILLETON

LE MISSEL DE LA GRAND'MERE

(suite)

—Elles ne refuseront rien à madame Pierrard, du Havre.

Le lendemain, à dix heures, madame Pierrard entrat dans la mansarde de la rue de Seine. Elle surprit la mère et la fille au moment où elles allaient faire un déjeuner à peu près semblable à celui de la veille.

—J'ai beaucoup résisté à ce que vous m'avez dit hier, madame, dit madame Pierrard à la malade. L'air de cette chambre n'est pas salubre, continua-t-elle en appuyant sur les mots avec intention et en souriant. Je vous ai trouvé un autre logement et, si vous le voulez bien, je vais vous y conduire immédiatement. J'ai donné l'ordre qu'on y prépare un petit repas, et je veux me donner le plaisir de déjeuner ce matin avec vous.

Adrienne regarda sa mère avec surprise et ne put s'empêcher de jeter un coup-d'œil par la fenêtre ouverte. Ce regard n'échappa point aux deux femmes.

—Vous êtes mille fois bonne, madame, et j'accepte avec reconnaissance.

—Ah ! je suis ravie, fit madame Pierrard. Madeleine, faisons vite des paquets de votre linge et de vos effets, une voiture nous attend en bas.

Ce ne fut ni long ni difficile. En moins d'une demi-heure, le garçon de l'hôtel avait descendu quatre petits ballots, et les trois femmes ayant pris place dans le fiacre, il fila dans la direction de Passy.

Adrienne n'avait pas adressé une question ; une grande tristesse s'emparait d'elle. Douée d'un esprit subtil et de beaucoup de pénétration, elle comprenait qu'on l'éloignait de la rue de Seine pour la séparer de son ami inconnu et la soustraire à ses recherches ultérieures.

La voiture s'arrêta. Madame Pierrard descendit la première et offrit son bras à la malade, qui l'accepta en tremblant et presque confuse. Elles traversèrent la petite cour, où l'on voyait des lilas prêts à fleurir, et entrèrent dans la maison.

—Est-ce donc ici ? demanda madame Duverger avec étonnement.

—Mais oui, fit madame Pierrard avec son meilleur

sourire. Voici votre chambre, poursuivit-elle en ouvrant une porte. Elle est grande, bien aérée ; vous avez un petit jardin, avec des arbres, des plantes, des massifs, vous pourrez y descendre aux heures de la journée où le soleil est bon, et bientôt vous aurez recouvré toutes vos forces.

—Je ne comprends plus ! s'écria la veuve.

Elle tremblait, ses jambes flétrissaient.

—A côté de votre chambre, celle de mademoiselle Adrienne ; entrons-y. Voyez, mademoiselle, comme vous serez bien là, près de ce chiffronnier, pour travailler à vos superbes ouvrages.

La jeune fille ne put répondre que par un mouvement de tête. On voyait aux soulèvements de sa poitrine les efforts qu'elle faisait pour ne pas pleurer.

Madame Pierrard les fit entrer ensuite dans un petit salon fort gentiment meublé.

—Un piano ! ne put s'empêcher de s'écrier Adrienne.

—Oui, mademoiselle ; j'ai entendu dire que vous étiez musicienne, et j'espère que tout à l'heure vous me ferez l'amitié de me jouer un morceau.

Cette fois, Adrienne ne put retenir un sanglot.

—Mais qui êtes-vous donc, madame ? demanda la veuve d'une voix étouffée.

—Votre meilleurs amie, répondit-elle tout bas. Ici, continua-t-elle en s'adressant à la jeune fille, vous pourrez recevoir les personnes qui viendront vous voir ; vos amies de pension, par exemple, et les bonnes sœurs qui vous ont élevée et instruite. Mais je ne veux pas vous fatiguer plus longtemps ; du reste, vous devez avoir faim et l'heure du déjeuner est arrivée.

Elles entrèrent dans la salle à manger.

Madame Pierrardaida la veuve à s'asseoir et fit un signe à Adrienne d'en faire autant. Sur une nappe d'une blancheur éblouissante, on avait mis quatre couverts.

—Nous attendons un quatrième convive, dit madame Pierrard en voyant les yeux de la mère et de la fille fixés sur la table. Mademoiselle Adrienne le connaît un peu, et vous me permettrez de vous le présenter, madame Duverger. C'est un jeune homme, il est né au Havre, il se nomme Edmond Pierrard, c'est mon fils bien-aimé.

La jeune fille poussa un cri ; une porte venait de s'ouvrir en face d'elle et le jeune homme entraït. Madame Pierrard le prit par la main et l'amenant devant madame Duverger :

—Mon fils, madame, dit-elle ; à partir d'aujourd'hui, si vous agréez sa demande, le fiancé de mademoiselle Adrienne Duverger.

Adrienne défaillante s'affaissa sur son siège. Sa mère pleurait à chaudes larmes.

—Non, ce n'est pas possible, disait-elle, je fais un rêve, où suis-je ?... M. Pierrard, ma fille... non, non, cela n'est pas vrai !

—La famille Pierrard doit beaucoup à madame Mazarin votre mère, reprenait la douce voix de la mère d'Edmond, et nous commençons à acquitter la dette de la reconnaissance.

—Et vous voulez que votre fils épouse ma fille ?...

—Puisqu'ils s'aiment ! Tenez, regardez...

Le jeune homme s'était assis à côté d'Adrienne ; il lui avait pris les mains et les serrait doucement en la regardant avec tendresse.